

Réservé aux abonnés

# Les bergers, sentinelles du climat dans les alpages

REPORTAGE. Alors que les Alpes sont très sensibles au réchauffement climatique, bergers, éleveurs et parcs nationaux tentent de s'adapter pour préserver le pastoralisme.

*Par Lou Roméo*



Publié le 23/08/2023 à 17h36 - Modifié le 23/08/2023 à 17h33



🕒 Temps de lecture : 7 min

Le jour se lève sur les Alpes, à la lisière du parc national des Écrins. Étienne finit d'avalier son petit-déjeuner pendant que Romy étire son corps musclé de border collie. Le duo s'équipe dans la lumière du petit matin. L'herbe verte de cette mi-juin est parsemée de rosée. Il est six heures, le berger et le chien marchent sur le sentier qui borde l'eau gris-bleu pleine d'écume de la rivière du Fournel.

Direction le parc, à cinq minutes à pied de la cabane en béton où Étienne et son coéquipier Simon vivront vingt-huit jours sur les cinq mois que durera leur estive.

PUBLICITÉ



Sous un grand arbre, entrelacées, les brebis sommeillent encore, réveillées par les aboiements des huit chiens de protection qui, colliers de fer aux pointes acérées autour du cou, les protègent des loups. Les molosses se jettent sur leur gamelle, avalant chacun leur kilo de croquettes quotidien.

L'an dernier, à cette heure-ci, toutes les brebis étaient déjà levées, assoiffées par la canicule. Pas trace, alors, des fleurs jaunes, des trèfles violets et des œillets

roses qui parsèment les « prairies de fauche », qu'une mesure agroenvironnementale enjoint à protéger de l'appétit des bêtes jusqu'au 14 juillet en les entourant de filets. Pas de rosée non plus. La poussière était âcre, se souvient Étienne, qui a vu ses journées de travail s'allonger, tirant sur l'aube et sur le crépuscule à la recherche de fraîcheur.

## Des canicules qui rallongent les journées

« Les animaux ne veulent pas manger lorsqu'il fait 35 °C, résume ce berger de 32 ans. Mais nous, nous devons quand même les sortir huit heures par jour au minimum, pour que les brebis redescendent belles à la fin de l'été, prêtes à faire leurs agneaux. Les canicules rallongent nos journées puisque nous ne pouvons les sortir que lorsqu'il fait assez frais. On se lève plus tôt, et on rentre plus tard. Avec le réchauffement climatique, le problème va se poser de plus en plus. »



À LIRE AUSSI

### Bergers en alpage : l'envers du décor

Comme tous les ruminants, les brebis « chaument », après avoir pâturé. Mais lorsque la température est élevée, cette indispensable période de digestion et de somnolence s'étire. Le berger doit donc se lever plus tôt et se coucher plus tard, travailler « à la lune », entre 5 heures et 22 heures, avec une longue pause en milieu de journée pour assurer aux brebis assez d'heures de pâture.



Le travail de berger est et a toujours été un travail d'adaptation. Selon le temps, la montagne, les bêtes, il doit se tenir prêt à réagir à toutes sortes de situations. Mais le changement climatique ajoute de nouvelles difficultés à ce métier millénaire. La montagne est l'une des zones où il est le plus rapide et le plus sensible : la température des Alpes a déjà crû de 2 °C en moyenne depuis 1950, contre 1,5 °C dans le reste de la France. La région enchaîne les records de

température depuis 2003, en particulier en été et au printemps. Parfois, l'eau vient à manquer. Le travail pastoral, et celui de berger, en prise permanente avec la montagne, est nécessairement modifié.

À LIRE AUSSI

### **Dans les alpages, des bergères guerrières et solidaires**

#### **Pluviomètre et relevés de température**

Pour gagner en recul, les deux bergers vont chaque jour relever le pluviomètre mis en place par le parc national des Écrins, qui, avec l'Inrae, participe au réseau Alpages Sentinelles, lancé en 2007 après trois années de grande sécheresse. Des données sur la température, les précipitations, l'humidité et la végétation sont ainsi collectées et synthétisées dans plusieurs alpages pour documenter l'impact du changement climatique. Des brebis et des chiens sont en outre équipés de colliers GPS qui enregistrent leurs déplacements et établissent des corrélations avec la température et le type de végétation.

« Il fait de plus en plus chaud dans les Alpes, où il y a en plus de très fortes variabilités interannuelles, résume Muriel Della-Vedova, chargée de mission agriculture au parc des Écrins. Les années ne se ressemblent plus du tout, les estives peuvent être tantôt très humides, tantôt très sèches, et les sécheresses estivales sont de plus en plus intenses, au point que l'on craint parfois des creux de production, des alpages manquant d'herbe pour alimenter les troupeaux. »

À LIRE AUSSI

## « Je me fais gazer au milieu des collines » : pastoralisme et tourisme, une relation parfois compliquée

Vincent Bellot, l'un des éleveurs qui emploie Étienne et Simon au sein d'un groupement pastoral, redoute ainsi de voir l'herbe des alpages qu'il loue se raréfier. Il apprend à s'adapter. « Quand j'ai commencé en 2006, on envoyait 2 200 brebis en alpage, se souvient ce fils et petit-fils d'éleveurs ovins installé à L'Argentière-la-Bessée. Nous avons dû diminuer le nombre de brebis, pour permettre aux bergers d'anticiper et d'être sûrs de pouvoir nourrir les bêtes, même en cas de sécheresse ou de changement de végétation. Avec le même troupeau qu'avant, leur marge de manœuvre aurait été limitée et il y aurait eu des étés catastrophiques. »

### Des graminées jaunies dès juillet

En effet, la modification du temps a aussi un impact sur la végétation et sur la biodiversité, qui a déjà commencé à changer. Des plantes toxiques pour les brebis prospèrent, tandis que d'autres disparaissent du paysage. Les graminées fleurissent et sèchent plus vite, sont plus sensibles au gel et deviennent jaunes dès le mois de juillet. Les bergers doivent contraindre les brebis à manger ces tiges sèches et épaisses, car toute la montagne doit être pâturée pour ne pas s'embroussailler d'une année sur l'autre.

C'est le défi matinal d'Étienne : il a fait grimper son troupeau sur un mont qui domine la vallée, face à la neige blanche qui subsiste dans les névés, bien au-dessus de la cabane dont le toit bleu pointe en contrebas.



Les brebis doivent finir de « manger » ce bout de colline, sans monter trop haut où l'herbe est plus tendre et plus appétissante. Le berger envoie régulièrement le chien faire redescendre les brebis les plus têtues. Romy s'exécute avec une précision militaire.

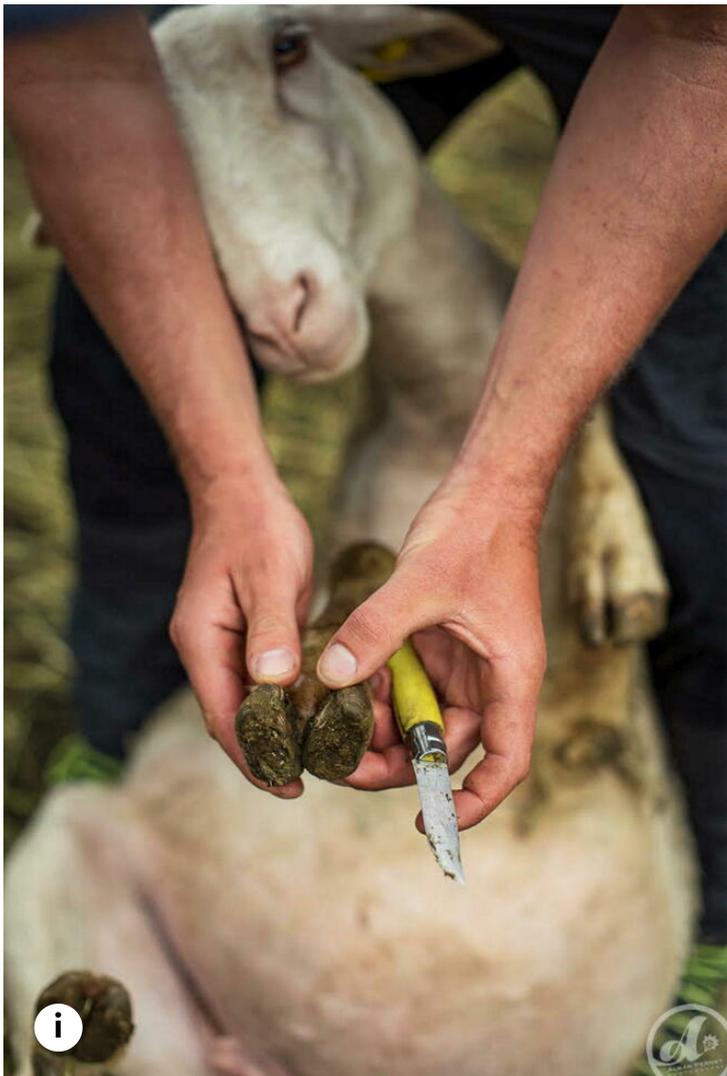
Cela fait aussi partie du contrat : discerner dans la montagne verdoyante des « quartiers », lire la végétation variée pour la pâturer correctement et au bon moment. Gentiane et mélèzes prennent

ainsi de plus en plus de place dans l'alpage, au détriment d'autres herbacées. Un quartier entier a dû être condamné : envahi par la gentiane, il est devenu toxique pour les brebis, et les bergers sont contraints de l'éviter.

« Berger est un métier de précision, à la grande technicité, qui dialogue avec les éléments naturels et semi-naturels de la montagne. C'est un métier de pleine culture, pas de pleine nature, car il n'y a rien de moins naturel qu'un alpage, analyse Guillaume Lebaudy, anthropologue du pastoralisme. Si on relâche la pression exercée par le troupeau, la montagne devient vite inaccessible. Les bergers sont des agents qui rendent un service environnemental phénoménal : imaginez le nombre de personnes qu'il faudrait pour tout débroussailler. Ils doivent être capables de s'adapter à tous les temps pour continuer à travailler. »

### **Le loup, les boiteries et le climat**

Cette année, la problématique d'Étienne et de Simon est contraire à celle de l'an dernier : arrosés par des pluies diluviennes pour la saison – il a plu chaque jour depuis mi-mai dans la région –, les torrents et les ruisseaux qui parcourent l'alpage sont abondants, l'herbe est verte, grasse et humide. Sous la pluie et dans la boue, les pieds des brebis s'abîment. Chaque après-midi, en redescendant de la pâture, il leur faut donc attraper les boiteuses, les forcer à s'asseoir, bloquées dans une position presque humaine, leurs pattes relevées pointant sur leur ventre arrondi par l'herbe, pour entailler et désinfecter les onglons enflés.



Coincée entre les cuisses d'Étienne, docile et résignée, une brebis se laisse faire. Ses yeux gris aux pupilles rectangulaires fixent le vide sans ciller. Vite relâchée, elle se presse de se fondre à nouveau dans la masse laiteuse du troupeau. Agglutinées, les 1 700 brebis forment une vague, qui se meut au son des sonnailles et des bêlements, s'entrouvrant seulement en un bruissement pour laisser passer le berger en quête de la prochaine bête à soigner. C'est un autre des enjeux du métier : ne pas laisser s'installer de boiterie, qui condamne les brebis abîmées – surnommées les « Reines d'Angleterre » par les bergers – à traîner à l'arrière du troupeau. Peinant à suivre le rythme, elles mangent moins et ont plus de chance de se faire ravir par le loup au détour des sous-bois.



À l'ombre d'un bosquet, alors qu'Étienne lutte pour empêcher les bêtes de se disperser, les chiens trouvent d'ailleurs une patte de brebis abandonnée et à moitié grignotée. Les bien nommés Prince et Sultan, les deux mâles dominants, s'affrontent un instant pour savoir qui la mangera. Le vainqueur, ravi, du sang plein son pelage ocre, se roule dans l'herbe pour digérer sa victoire lorsqu'il rejoint le troupeau en pâture un peu plus tard.



« Aujourd'hui, c'est une garde plaisir, savoure Étienne en contemplant le paysage qui se déploie sous ses yeux. Mais ne t'y laisse pas prendre : ce n'est vraiment pas comme ça tous les jours. »

SCIENCES ET INNOVATION

ENVIRONNEMENT

Soyez le premier à réagir 

Écrire un commentaire (2 000 caractères maximum)

0 / 2000 

M'alerter lors de la publication de ma réaction

 [Voir les conditions d'utilisation](#)

Je publie